

S'engager dans le monde d'aujourd'hui et d'hier : histoire et psychanalyse

Malika Mansouri et Marie Rose Moro

Psychanalyse et engagement II
Volume 21, numéro 2, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015199ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1015199ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Revue Santé mentale au Québec

ISSN
1192-1412 (imprimé)
1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mansouri, M. & Moro, M. R. (2012). S'engager dans le monde d'aujourd'hui et d'hier : histoire et psychanalyse. *Filigrane*, 21 (2), 71-82. <https://doi.org/10.7202/1015199ar>

Résumé de l'article

Cet article a pour objet la mise en perspective d'un intérêt complémentariste favorisant l'engagement de la psychanalyse dans les champs théorico-clinique du traumatisme historique. Si la psychanalyse s'engage dans les débats politiques contemporains, elle doit aussi s'impliquer dans le champ de la recherche en psychologie. C'est le cas, notamment, lorsqu'elle aborde l'aire du traumatisme, car il n'est pas possible d'appréhender l'inconscient sans tenir compte des représentations d'un groupe ayant vécu une catastrophe historique commune : guerres, génocides, esclavage, colonialisme. Nous soutiendrons notre propos par une recherche sur les « émeutes » de l'automne de 2005 en France, lesquelles ont été agies par des adolescents « français » dont la particularité est qu'ils sont nés de l'histoire française et de ses anciennes colonies.



S'engager dans le monde d'aujourd'hui et d'hier : histoire et psychanalyse

Malika Mansouri et Marie Rose Moro

Cet article a pour objet la mise en perspective d'un intérêt complémentariste favorisant l'engagement de la psychanalyse dans les champs théorico-clinique du traumatisme historique. Si la psychanalyse s'engage dans les débats politiques contemporains, elle doit aussi s'impliquer dans le champ de la recherche en psychologie. C'est le cas, notamment, lorsqu'elle aborde l'aire du traumatisme, car il n'est pas possible d'appréhender l'inconscient sans tenir compte des représentations d'un groupe ayant vécu une catastrophe historique commune : guerres, génocides, esclavage, colonialisme. Nous soutiendrons notre propos par une recherche sur les « émeutes » de l'automne de 2005 en France, lesquelles ont été agies par des adolescents « français » dont la particularité est qu'ils sont nés de l'histoire française et de ses anciennes colonies.

Dans le champ de la clinique, la parole est, a priori, le mode d'expression de la subjectivité. Mais nous savons aussi que la subjectivité est elle-même nourrie des représentations portées par le collectif. Ces dernières dépendent donc du contexte (époques, lieux, environnement, etc.) qui impacte inévitablement la singularité de chacun. La psychanalyse centrée sur l'intrapsychique et la parole, se voit alors dans la contrainte à la complexité croissante de devoir s'engager dans la réalité. L'actualité le démontre d'ailleurs, car la psychanalyse se trouve aujourd'hui confrontée au dilemme imposé par notre société dans son rapport aux sujets « patients », qui sont comme « jetés hors du monde¹ » par le social et le politique. Depuis plusieurs années déjà, de nombreux collectifs voient le jour, comme « L'Appel des appels » initié par Roland Gori², psychanalyste et professeur de psychopathologie à l'Université d'Aix-Marseille. Ce collectif est un mouvement citoyen « pour une insurrection des consciences » qui tente de se réapproprier l'espace public afin de participer à une refondation du lien social et

notamment à se mobiliser face aux contradictions sociales et politiques dans le champ du soin, mais pas seulement. Ainsi en est-il aussi du collectif « Pas de zéro de conduite » créé en 2006 pour lutter contre les méthodes et les conclusions de l'expertise INSERM sur « les troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent » comme pathologie prédictive de la délinquance, trouble du comportement qu'il faut alors pourchasser et éradiquer par la rééducation et les médicaments. La mobilisation de ce collectif a obtenu le retrait de l'article de la loi sur la prévention de la délinquance, qui recommandait le dépistage des enfants turbulents dès l'âge de 36 mois. Ainsi en est-il également du « collectif des 39 » luttant contre une politique sécuritaire entravant une politique de soins véritable et amalgamant les malades mentaux à des délinquants ou des criminels potentiels. Ce collectif insiste à rappeler l'importance de la dimension relationnelle de la pratique soignante, sachant que cette dimension ne peut pas être réduite à des « normes » qui uniformisent, car cela aurait pour seul résultat de transformer la mission de soins en une gestion comptable et déshumanisante. Aujourd'hui, c'est l'éviction de la psychanalyse dans la prise en charge de l'autisme, à travers une loi visant à interdire ses pratiques, qui est au cœur des préoccupations et des mobilisations.

Si cela a parfois été en sommeil, cet engagement de la psychanalyse n'est pourtant pas une nouveauté. D'ailleurs, comme le souligne Alice Cherki, « l'invention de la psychanalyse s'est faite au cœur même du politique. Pour Freud et la génération d'analystes groupés autour de lui à Vienne, la psychanalyse s'inscrivait au centre même de l'aventure du social » (Cherki, 2006, 117). Dans *Psychologie des foules et analyse du Moi*, Freud affirmait ainsi : « Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale » (Freud, 1981, 123). D'autres de ses textes le démontrent : *Totem et tabou* (1913), *L'avenir d'une illusion* (1927), *Malaise dans la civilisation* (1929), *Pourquoi la guerre* (1933). Freud nous apprend que la psychologie individuelle est en même temps une psychologie sociale car « la préoccupation du psychisme humain est prise dans les mouvements du politique, au sens de ce qui régit les rapports des hommes entre eux » (Cherki, 2006, 117). Dans « Fonction du champ de la parole et du langage », il est ensuite rejoint par Jacques Lacan qui affirmait à son tour que « l'inconscient c'est le politique » en tant que « la dialectique n'est pas individuelle » et dépend du « discours » de « l'Autre » (1966).

Cet engagement de la psychanalyse s'impose donc autant dans le champ de la clinique que de la recherche du fait de la diversité culturelle, historique et politique des différents contextes humains. Mais alors, quid des événements historiques qui sont de l'ordre de violences collectives extrêmes (génocides, esclavage, colonialisme, etc.) qui impactent fortement l'organisation des représentations sociales de chaque personne concernée ? D'autant plus qu'à cela, vient parfois se greffer une autre forme de violence plus insidieuse : un déni du collectif qui implique que les représentations verbales en circulation dans le social n'offrent pas la possibilité de se souvenir pour enfin oublier, condamnant chacun à un impossible à dire et à penser. Nous considérons ainsi que si l'approche psychanalytique est essentiellement du domaine de la clinique, ses apports conceptuels sont précieux pour enrichir la recherche. D'ailleurs, comme l'affirmait Freud en son temps, si la psychanalyse a été conçue comme un « procédé thérapeutique spécifique », elle est également « appelée à fournir des contributions importantes aux champs les plus divers du savoir » en sa qualité de « science [...] du psychisme inconscient » (Freud, 1925, 119).

Si Freud affirme d'emblée la nécessité d'une prise en compte de l'intersychique en plus de l'intrapsychique, cela invite donc à réfléchir à la nécessité d'une rencontre de la psychanalyse avec d'autres disciplines, dans le champ de la recherche en psychologie, mais aussi de la clinique, dans certains cas. Cela doit permettre de favoriser une plus juste compréhension de ce qui peut surgir comme de l'ordre de l'incompréhensible, malgré le grand nombre de travaux menés sur un même sujet. Mais si une telle rencontre s'impose, de quelle manière peut-elle se réaliser ?

Le complémentarisme

Nous avons opté pour le complémentarisme tel que proposé par Marie Rose Moro dans la continuité des travaux de Georges Devereux. Cela implique d'associer les principes de la psychanalyse et de l'anthropologie, mais également, d'autres disciplines dont l'histoire et le politique, dans une complémentarité. Toutefois, s'il nous semble évident qu'une complémentarité s'avère nécessaire, elle concerne d'abord l'étude d'un objet d'une seule et même discipline par plusieurs disciplines. Ici, le Sujet de l'inconscient dans toute sa complexité, individuelle et collective.

Si de nombreuses conditions épistémologiques et historiques ont instauré les premiers liens entre psychanalyse et anthropologie, Georges Devereux (1908-1985) en est le précurseur. Il sera anthropologue avant de devenir

psychanalyste, aux États-Unis, puis en France. Dans son article intitulé « Culture et Inconscient » (1955), il définit ainsi, en trois points, les bases d'un rapport de complémentarité entre la psychanalyse et l'anthropologie : « 1) L'unité psychique de l'humanité, unité qui inclut une capacité de variabilité extrême ; 2) Le principe des possibilités limitées ; 3) Le fait qu'un item qui, dans une société donnée, existe à découvert et se trouve même actualisé culturellement, est souvent refoulé dans une autre ». À partir de ces trois postulats, il formule la conclusion suivante : « Si tous les psychanalystes dressaient une liste complète de toutes les pulsions et de tous les désirs et fantasmes mis au jour en milieu clinique, cette liste correspondrait point par point à une liste de toutes les croyances et de tous les procédés culturels connus établis par les ethnologues. Cette conclusion est nécessairement valable, puisque tant les fantasmes que les items culturels sont des produits de l'esprit humain, et donc, en dernière analyse, de l'inconscient » (Devereux, 1972, 75-76).

Georges Devereux est reconnu comme le père fondateur du complémentarisme impliquant des relations entre l'anthropologie et la psychanalyse à partir de la double uniformité de la culture et de la psyché humaine. Toutefois, il précisera que « le complémentarisme n'est pas une théorie, mais une généralisation méthodologique. Le complémentarisme n'exclut aucune méthode, aucune théorie valables – il les coordonne » (Devereux, 1972, 27). Ainsi, les phénomènes humains résideraient dans le fait qu'ils nécessitent de façon obligatoire mais non simultanée, le discours de la psychanalyse et celui de l'anthropologie. Il s'agirait donc d'« une pluridisciplinarité non fusionnante, et non simultanée » (1972, 14). Selon lui : « Un « fait brut » n'appartient d'emblée ni au domaine de la sociologie, ni à celui de la psychologie. Ce n'est que par son explication (dans le cadre de l'une ou de l'autre de ces deux sciences) que le fait brut se transforme en donnée, soit psychologique, soit sociologique. [...] Le principe de complémentarité semble donc jouer au niveau de la transformation du fait brut en donnée relevant de l'une ou l'autre de ces sciences » (1972, 23).

La psychanalyse, dès son invention par Freud, se veut une science de l'inconscient. L'anthropologie sociale et culturelle s'intéresse, elle, à l'étude des comportements sociaux de l'homme tels qu'ils apparaissent dans les différentes sociétés et cultures. Elle nous a appris qu'il n'existe pas d'homme sans culture, ce que Róheim souligne ainsi : « culture signifie humanité, car même les manifestations les plus élémentaires de l'existence humaine [...] peuvent être considérées comme les commencements de la culture » (Róheim, 1943, 31). Ainsi, la culture est universelle au sens où tout homme en est issu.

Néanmoins, n'étant pas la même partout, elle nous place dans une dialectique de l'un et du multiple, de l'universel et du particulier. Ainsi, « la culture est ce système d'interprétations, complexe et sublime, qui oublie qu'il en est un ; ce n'est, en aucun cas, un instrument de mesure objectif. C'est sans doute comme cela qu'on accède à l'universalité psychique, en faisant varier le particulier » (Moro, 2010, 12). Si le fonctionnement du psychisme et de l'inconscient est universel, c'est néanmoins dans un codage culturel spécifique que s'expérimentent et s'expriment les désirs, les mouvements, les problèmes et les maladies. Les représentations culturelles participent donc au développement, à la structure et au fonctionnement de l'appareil psychique. C'est ce qui permet d'informer sur les contenants et leurs interactions avec les contenus, sur « le vécu », sur « le perçu » et sur « le senti » (Moro, 2004). Considérant qu'il y a du collectif et de l'historique dans la singularité de l'inconscient de chacun, nous avons ainsi mené une recherche qui pourrait se définir comme un territoire à explorer ou un phénomène à comprendre.

Une recherche complémentariste

Articulant souffrance psychique et crise sociale du fait d'une traversée adolescente alourdie d'un sentiment d'urgence lié à un « malaise dans la civilisation », nous avons ainsi étudié ce qui a été nommé « Les émeutes de banlieue de 2005 » en France (Mansouri, 2011). Nous avons cherché à comprendre les dynamiques psychiques pouvant amener une partie de la jeunesse française à exprimer une souffrance et une colère dite « rage », sur la scène publique. Le processus et la dynamique du « vivre ensemble » étant surdéterminés par de nombreux facteurs, cette recherche sur l'adolescence « émeutière » s'est donc nécessairement engagée dans différents champs disciplinaires afin de favoriser la compréhension du sujet humain qu'entrave trop souvent l'inévitable spécialisation qu'exige la recherche dans une seule discipline. Par l'usage de la méthode complémentariste, notre recherche qualitative s'est donc inscrite dans la tradition des travaux de Georges Devereux en s'appuyant sur la pluralité des références utilisées dans les recherches (Moro, 1994, 1998). Cela a favorisé la rencontre entre le chercheur et les sujets de la recherche, au plus près d'un regard psychanalytique croisé avec l'histoire et le politique, dans une certaine proximité avec l'approche « postcoloniale » pratiquée par les sciences sociales françaises. Il s'est agi d'articuler l'analyse du discours manifeste portant sur l'histoire du sujet, à la dimension latente où se dévoilent les mécanismes psychiques, par des indicateurs retrouvés au moment de la rencontre et dans l'étude du discours recueilli.

Les événements

Ces « émeutes » sont une grande première, en France. D'abord parisiennes, elles ont mobilisé la police pendant près de trois semaines. Sans organisation, sans leaders ni revendications, elles ont touché l'ensemble du territoire français. Elles sont nées de la mort de Ziad Benna (17 ans) et Bouna Traoré (15 ans). Ces deux adolescents d'une banlieue défavorisée du Nord de Paris, ont perdu la vie, électrocutés en se réfugiant dans un transformateur à haute tension pour échapper à des policiers (le 27 octobre 2005). Le soir même, des violences éclatent. Dans la nuit du 6 au 7 novembre, l'intensité des « émeutes » est maximale. Le nombre de véhicules brûlés atteint près de 1 408, le tout se répartissant sur 274 communes principalement en province. Au final 330 personnes sont interpellées (Bertho, 2009, 69 ; Mucchielli, 2007, 19 ; Démiati, 2007, 72). « L'état d'urgence³ », loi d'exception votée en 1955 pour faire face aux opposants de la colonisation durant la Guerre d'Algérie, est alors exhumée par le gouvernement pour être appliquée, pour la première fois, sur le sol métropolitain.

Les « émeutiers », des français à l'origine singulière

Précisons qu'une étude sociologique menée au tribunal de Bobigny durant les « émeutes » de 2005, a mis en évidence qu'elles ont été agies par des adolescents au profil singulier (Mucchielli, Delon, 2006). Pour 92 % d'entre eux, ils sont de nationalité française. Mais, à partir de la consonance des noms et des prénoms, les chercheurs ont pu déterminer une « origine immigrée » d'Afrique sub-saharienne et du Maghreb pour 84 % d'entre eux. Ces données ont participé de notre choix d'interroger les incidences subjectives du politique et de l'histoire sur la dimension inconsciente de ce qui passe d'une génération à une autre pour des enfants dont l'histoire collective très spécifique n'est quasiment jamais questionnée. En plus d'avoir déterminé une « origine immigrée », ces sociologues affirment également que « plus de 55 % » d'entre eux seraient « d'origine maghrébine ». C'est la particularité sur laquelle nous allons nous appuyer dans le cadre de cette recherche. Toutefois, par un souci de rigueur méthodologique liée à l'histoire spécifique de chaque pays du Maghreb, nous avons choisi de rencontrer exclusivement des sujets français d'origine algérienne, à partir de la définition opérationnelle suivante : des adolescents français âgés entre 18 et 25 ans et dont la filiation est algérienne.

Notre prise de contact avec la population de cette recherche, a consisté à appréhender la clinique du lien social et à proposer une tentative de

compréhension du phénomène de colère intime et collective ayant mené aux « émeutes » de 2005, en nous appuyant sur trois idées fortes, développées par Marie Rose Moro dans sa clinique transculturelle et complémentariste (2002, 159 ; 2010, 196-197).

La première consiste à prendre en compte les enjeux ontologiques, soit la question de « l'être », de la nature propre à chaque sujet, définie par lui-même. C'est-à-dire, ce qui correspond à un questionnement sur le mode d'existence des réalités sociales de chacun. Cela, en tentant de répondre d'abord à la question : qui sont-ils ? En effet, bien que Français, leur origine historique et sociale est néanmoins spécifique. Ils sont issus d'une longue histoire méconnue, reliant la France à ses anciennes colonies. Ils sont « ces » Français à la chronique complexe qu'Alice Cherki nomme « les enfants de l'actuel », alertant sur les états d'empêchement subjectifs potentiels, liés aux catastrophes de leur histoire collective mise au silence (2006).

La seconde idée est la prise en compte des enjeux étiologiques ou la question du « sens » correspondant à une co-construction avec chacun des sujets de cette recherche. De fait, la co-construction du sens se fonde sur l'idée que si les pensées et le discours produits, lors des entretiens de recherche, sont spécifiques aux sujets rencontrés, ils sont néanmoins inhérents à la rencontre singulière entre un sujet et un chercheur (Devereux, 1980). Nous avons opté pour un « diagnostic de situation » (Fanon, 1961/2002) devant permettre une prise en compte de la situation sociale réelle de cette jeunesse. Nous avons notamment privilégié une démarche inductive, à travers certains aspects de la Grounded theory, mise en évidence par les sociologues Barney G. Glaser et Anselm L. Strauss (1967). Dans ce cadre, au contraire des approches hypothéticodéductives, ce sont les données, elles-mêmes, qui indiquent le chemin à suivre. Il s'agit d'un processus d'analyse qui fonctionne sur la base d'une interprétation circulaire et qui s'applique à toutes les parties du travail de recherche. Ce cercle herméneutique est intégré dans un travail de création de catégories analytiques qui décrivent des liens découverts directement dans le matériel (Sturm, 2005). Des entretiens semi-directifs ont été envisagés et nous avons préalablement élaboré un guide, regroupant les thèmes que nous souhaitions voir abordés par les sujets, en relation avec la question du lien social historicisé : le parcours migratoire des parents, l'histoire familiale passée et présente, la vie en banlieue, etc. Toutefois, par l'influence de l'approche clinique, ces entretiens ont, finalement, été menés de façon à tendre vers la non-directivité. Nous avons essentiellement suivi le fil conducteur propre au discours de chacun, en optimisant la possibilité

d'explorer des thématiques singulières, non prévues au départ. Nous nous sommes laissées surprendre au-delà du dire des sujets, en nous attardant sur le sens latent sous-jacent, afin de favoriser l'émergence d'éléments de compréhension sur la souffrance enkystée d'une jeunesse qui montre en place de dire.

Enfin, la troisième idée complémentariste est celle du « faire », qui consiste à adapter le cadre des entretiens de recherche à partir du terrain spécifique de la banlieue périphérique des grandes villes et de la population rencontrée. Nous avons, en effet, été contraintes de réaliser un travail d'anthropologie dans un contexte de proximité culturelle, sorte d'« anthropologie chez soi » dans la banlieue parisienne (Sturm, 2005) afin de favoriser la rencontre avec les adolescents concernés. Nous avons notamment dû trouver des lieux intermédiaires et avons ainsi fréquenté, nous même, les antennes jeunesse et les maisons de quartiers, à l'intérieur même des cités, durant plusieurs mois. Les entretiens que nous avons menés, se sont déroulés dans ces différents lieux pour certains, pour d'autres dehors près d'une cage d'escaliers, pour d'autres encore au domicile des parents ou bien au lycée. La constitution de l'échantillon a demandé un long processus, empreint de difficultés, du fait de la nécessité d'un travail préalable sur la confiance avec une jeunesse blessée en perte de confiance en soi et en l'autre. Il nous a finalement permis de réaliser un entretien unique avec quinze sujets.

Du désespoir à la « rage » de vivre

Ce que ces jeunes nous apprennent, c'est qu'en plus du silence sur la ségrégation, la misère et l'oppression du passé colonial vécu par leurs aînés (grands-parents et/ou parents), ils vivent eux aussi, aujourd'hui, dans des zones de relégation où c'est toujours la misère qui domine et où la loi qui est censée les représenter ne peut leur parvenir que comme un danger toujours réitéré, décrit comme une « oppression », effrayante pour les plus jeunes. Cette loi est celle de leur société à eux, mais elle est d'abord celle qui fait d'eux, des Français « laissés pour compte de l'histoire collective » française (Sironi, 2002). Chacun se vit comme rejeté par la République, de la même façon que l'étaient leurs parents, « parqués » disent-ils dans des « prisons » à ciel ouvert dans les « cités » de la périphérie. Les uns et les autres affirment que tout, dans leur quotidien, leur suggère qu'il n'est pas possible de faire sa place en France, d'être reconnu, de pouvoir travailler à sa juste valeur et de prendre la parole. L'avenir leur semble barré, sans aucun espoir. Ils semblent se cogner contre des violences symboliques récurrentes dans une atmosphère de blessures

infligées au narcissisme et à l'identité. C'est la violence de l'histoire frappant leurs parents d'inexistence dans une sorte de collusion avec un réel leur faisant côtoyer cette inexistence pour eux-mêmes, qui fait le trou de subjectivation. Leur « rage » parfois violente devient alors une lutte pour exister avec force et fracas, malgré l'indifférenciation empêchant l'affirmation d'une subjectivité distincte d'un groupe mythologiquement fabriqué : la masse des « délinquants » ; la « masse » des « jeunes de banlieue », la masse des « enfants de migrants », etc. Une sorte de « corps d'exception » dont les différentes appellations permettent d'effacer le réel de la naissance de ces enfants (Barkat, 2005 ; Tévanian, 2006). Elles viennent « gommer un grand pan de l'histoire familiale et collective, comme si tout commençait avec la migration des parents » (Moro, 2010, 177). En réalité, ils sont les enfants illégitimes d'une France au passé de domination qui dans un rapport forcé, non consenti, violent, leur a donné naissance. Ils sont les héritiers du non-dit de la « honte ». Désormais, ils appellent à la reconnaissance d'une parentalité déniée. Clinique du désespoir, c'est d'une expérience quotidienne de non-appartenance au monde et de déprivation, dont il s'agit ici. À l'adolescence, leurs identifications vacillent parfois entre « l'espace relationnel et l'espace identificatoire » (Aulagnier, 1964), lorsqu'ils se retrouvent privés de ce qui constitue l'ensemble des processus de culture, soit d'un « isolement déshumanisant », d'une « désaffiliation fondamentale », par-delà l'histoire singulière (Lévi, 2004). Cela ne concerne pas tant l'immigration que les « après-coups d'une situation coloniale », une catastrophe historique non inscrite dans l'histoire officielle, subissant le déni, quand ce n'est pas la dénégation (Mestre, Mansouri, 2011). Cette longue histoire coloniale a pourtant fait naître un certain nombre de naufragés racialisés, dont ces descendants de colonisés pour lesquels l'actualité fait quotidiennement rappel du passé. C'est au titre d'une dignité que la révolte s'est opérée. Elle semble être devenue l'ultime solution pour lutter contre l'insécurité et les angoisses d'effondrement. Explosion d'une auto-estimation enfin retrouvée, du narcissisme triomphant, mais éphémère et lourd de conséquences. En effet, ce déploiement de « rage » comme ultime solution peut alimenter le risque d'un lien social reposant sur la peur réciproque et l'empêchement d'une réponse adaptée à laquelle se substitue trop souvent la seule répression.

Une mémoire traumatique

La mémoire traumatique reste présente et active, passant de génération en génération, lorsqu'elle est maintenue dans le silence ou la dissimulation

d'un dire « gelé », car les enfants s'attribuent les enclaves du silence et de l'oubli. L'école qui n'a rien dit durant longtemps, amende aujourd'hui un terrain brûlant, constitué d'un savoir émotionnel chez chacun des jeunes rencontrés, par une transmission partielle et gelée de l'histoire. Il existe en effet, une étonnante convergence de propos entre les différents participants de cette recherche, qu'ils aient ou non participé à la révolte, et ce, au-delà de leur singularité. La souffrance exprimée individuellement vient révéler une souffrance collective, liée à un passé d'indignité venant faire collusion avec un présent en miroir. Le manque de réponse sociale à toutes les questions que se pose cette jeunesse sur son état d'existence est une violence identitaire et narcissique majeure. Ces jeunes crient la douleur de ne pas pouvoir inscrire ce qui erre. La violence agit apparaît alors comme une violence en quête d'autre pour sortir de l'enfermement de l'intérieur.

La révolte est ainsi comme une déchirure temporelle. Elle vient briser la frontière des silences et de l'assignation à résidence dans les cités de la périphérie. Ces adolescents agissent comme le révélateur d'un désespoir ancien/nouveau face à ce qui est perçu comme le non droit à l'existence égalitaire pour eux-mêmes et pour leurs parents. Les effets du déni collectif associés aux traumatismes parentaux non élaborés, viennent ici rencontrer l'intime effraction pubertaire, traumatique en soi. Et c'est l'articulation de toutes ces violences qui peut expliquer la propulsion de ces adolescents, dans les agirs violents, donnés à voir comme ultime issue face à la persistance des violences de la surdité et de l'aveuglement du collectif, dans un contexte d'abandon et de désaide. La révolte force le regard sur ce que la société tendrait justement à vouloir diluer, banaliser, faire disparaître.

Ainsi, ces agirs violents ne sont pas sans buts inconscients. À corps et à cris, ces adolescents tentent de faire taire le silence et l'oubli de leur histoire de France, dans une lutte quotidienne contre l'épreuve narcissique qui consiste à se voir désobjectivé dans le regard de l'autre, figuré principalement par les représentants de la loi, qui pour eux, symbolisent l'Etat (Mansouri, Moro, 2011). Ils nous rappellent aussi que l'être humain d'aujourd'hui et le monde dans lequel il évolue résulte de ce qui a été, car par essence, il est un être historique. Il apparaît donc impossible d'ignorer l'histoire à moins d'un refus de comprendre ce qui est, l'existant découlant de ce qui a été. Ainsi, « étudier la clinique [...] de ces enfants] c'est de fait s'intéresser à l'histoire, au destin historique de ces enfants » (Feldman, 2009, 27). Dans tous les cas, pour restaurer le lien social, il s'agit d'assurer la transmission de l'histoire et de permettre ainsi que s'inscrive enfin ce qui erre et traverse les « êtres » de géné-

ration en génération. C'est à ce titre que l'histoire doit constituer une référence utile, nécessaire non seulement dans le champ social et politique, mais aussi dans le cadre particulier de la clinique, notamment lorsqu'elle aborde l'aire du traumatisme.

Ainsi, partant de la clinique de ces adolescents et des questions qu'elle soulève, nous voyons comment les paramètres culturels, politiques et sociaux, les paramètres collectifs donc, viennent complexifier les analyses individuelles et comment le regard que nous portons sur ces jeunes les façonne, parfois les emprisonne. Un engagement dans le temps et dans l'actuel est nécessaire pour comprendre ces jeunes, les aimer et les soigner.

Malika Mansouri
3 place Paul Eluard – 93200 Saint-Denis
malka.mansouri@gmail.com

Marie Rose Moro
www.marierosemoro.fr

Notes

1. Hanna Arendt citée par Patrick Chemla dans le cadre de « Un monde sans fous », après-midi débat organisée par la « Fédération des Ateliers de Psychanalyse » le 15 septembre 2012.
2. Interview de Roland Gori pour France 5, le 14 mars 2012 : Le système décrypté. Analyse d'une société en déclin. Film à voir sur le site : <http://www.psy-luxeuil.fr/article-interview-de-roland-gori-le-systeme-decrypte-65601060.html>
3. Application de la Loi le 8 novembre 2005

Références

- AULAGNIER, P., 1964, Remarques sur la structure psychotique, in *La Psychanalyse*, Paris, PUF, 47-67.
- BARKAT, S.M., 2005, *Le corps d'exception. Les artifices du pouvoir colonial et la destruction de la vie*, Paris, Éditions Amsterdam.
- BERTHO, A., 2009, *Le temps des émeutes*, Paris, Bayard édition.
- CHERKI, A., 2006, *La frontière invisible. Violences de l'immigration*, Paris, Eléma.
- DÉMIATI, N., 2006, Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur et pompier-pyromane, in Mucchielli L., Le Goaziou V., (dir) *Quand les banlieues brûlent... Retour sur les émeutes de novembre 2005*, Paris, La découverte, 2007, 58-76.
- DEVEREUX, G., 1955, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion, 1972.
- DEVEREUX, G., 1967, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.
- FANON, F., 1961, *Les damnés de la terre*, Paris, La découverte, 2002.
- FELDMAN, M., 2009, *Entre trauma et protection : quel devenir pour les enfants juifs cachés en France (1940-1944) ?*, Paris, Erès.

- FREUD, S., 1921, *Psychologie des foules et analyse du Moi*, Paris, Payot, 1981.
- FREUD, S., 1925, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1987.
- GLASER, B.G., et STRAUSS, A.L., 1967, *Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldine.
- LACAN, J., 1966, *Fonction du champ de la parole et du langage*, Paris, Ecrits, Seuil.
- LÉVY, G., 2004, Tuer le temps. Agis addictifs et désolation psychique, in *Topique*, n° 86, *L'acte et le temps*, L'esprit du temps, 49-62.
- MANSOURI, M., 2011, *Révoltes intimes et collectives. Les adolescents français descendants d'ex-colonisés algériens dans les « émeutes » de 2005*, thèse de doctorat soutenue le 28 novembre 2011, sous la direction du Pr Marie Rose Moro et de M^{me} Gésine Sturm.
- MANSOURI, M., et MORO, MR., 2011, Du paradoxe de Jules Ferry aux héritiers des colonies, in *Parentalités, Revue transculturelle L'autre, Cliniques, cultures et sociétés*, 12 (3), Grenoble, La pensée sauvage, 346-351.
- MESTRE, C., et MANSOURI, M., 2011, Introduire l'histoire dans la psychanalyse. Entretien avec Alice Cherki, in *Parentalités, Revue transculturelle L'autre, Cliniques, cultures et sociétés*, 12 (3), Grenoble, La pensée sauvage, 256-265.
- MORO, M.R., 1994, Parents en exil. Psychopathologie et migration, *Le fil rouge*, Paris, PUF, Hachette littératures.
- MORO, M.R., 1998, *Psychothérapie transculturelle des enfants et des adolescents*, Paris, Dunod, 2004.
- MORO, M.R. 2002, *Enfants d'ici venus d'ailleurs*, Paris, Hachette littératures.
- MORO, M.R., 2010, *Nos enfants demain. Pour une société multiculturelle*, Paris, Odile Jacob.
- MUCCHIELLI, L., 2006 Introduction, in Mucchielli L., Le Goaziou V., *Quand les banlieues brûlent... Retour sur les émeutes de novembre 2005*, Paris, La découverte, 2007.
- MUCCHIELLI, L., et DELON, A., 2006, Les mineurs émeutiers jugés à Bobigny (93), in *Justice des mineurs – Émeutes urbaines*, Paris, *Revue Claris*, n° 1, 5-16.
- SIRONI, F., 2002, Les laissés pour compte de l'Histoire collective. Psychopathologie des mondes perdus, in *Psychologie française*, 47 (3), Paris, Dunod, 41-51.
- STURM, G., 2005, *Les thérapies transculturelles en groupe « multiculturel ». Une ethnographie de l'espace thérapeutique*. Université Paris XIII, thèse cotutelle : Professeurs M. R Moro et M. Nadig, mai 2005.
- TÉVANIAN, P., 2006, Le « corps d'exception » et ses métamorphoses. Réflexion sur la construction et la destruction de l'« immigré » et du « jeune » issu de l'immigration coloniale et postcoloniale, in *Quasimodo, Corps en guerre. Imaginaires, idéologies, destructions*, 9 (2). Montpellier, 163-180.